

ABONNEMENT.

Saumur :
 Un an 30 fr.
 Six mois 16
 Trois mois 9

Poste :
 Un an 35 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
 Au bureau du Journal
 ou en envoyant un mandat
 sur la poste,
 et chez tous les libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis con-
 traire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne 20 c.
 Réclames, — 30
 Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication
 des insertions reçues et même payées,
 sauf restitution dans ce dernier cas ;
 Et du droit de modifier la rédaction
 des annonces.

Les articles communiqués
 doivent être remis au bureau
 du journal la veille de la repro-
 duction, avant midi.
 Les manuscrits déposés ne
 sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
 A L'AGENCE HAVAS
 8, place de la Bourse,

Les abonnements de trois mois pourront être payés en tim-
 bres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

29 Mai 1883.

Chronique générale.

564 MILLIONS DE DÉFICIT.

Il y a un an, le gouvernement était obligé
 d'avouer que le budget de la France était
 compromis.

L'année présente est encore plus mau-
 vaise. Que sera-ce l'année prochaine et les
 suivantes ?

De 1871 à 1875, qui avait restauré le
 crédit de la France ébranlé par nos désas-
 tres ? Les conservateurs.

De 1876 à 1881, la République recuei-
 lait le fruit de ces efforts patriotiques.

En 1881, un gouvernement sans expé-
 rience, poussé par une majorité folle, met
 les finances au pillage. On voit éclore une
 politique de dilapidation, pour les besoins
 d'une clientèle électorale; on multiplie les
 places; on augmente les traitements.

Aujourd'hui il n'y a plus moyen de ca-
 cher le déficit; l'exagération des dépenses
 fait éclater le budget.

Pour 1884, le budget s'élève à 3 milliards
 403 millions. En 1875, après les charges
 de la guerre, il atteignait seulement 2 mil-
 liards 626 millions. En 1870, il ne dépassait
 pas 4 milliard 624 millions.

Entre 1869 et 1884, la différence est de
 4 milliard 580 millions. — mais il y avait
 les charges de la guerre.

Entre 1875 et 1884, il y a une différence
 de 600 millions !

Les opportunistes, une fois au pouvoir,
 n'ont plus compté.

A partir de 1884, il n'y a plus eu ni règle
 ni mesure. On a jeté littéralement l'argent
 des contribuables par les fenêtres.

De 1881 à 1884, l'accroissement annuel
 a été deux fois et demie plus considérable
 que de 1875 à 1881.

D'ailleurs, les financiers opportunistes

ont essayé de dissimuler une situation qui
 leur faisait peur : — Le bilan officiel de 1881
 donne un excédent apparent de 414 millions ;
 regardez les chiffres scrupuleusement et
 vous trouvez un déficit réel de 50 millions.

Pour 1882, il y a un déficit réel de 167
 millions.

En 1883, les plus-values de l'impôt dimi-
 nuant à vue d'œil, — les trois premiers mois
 accusent une diminution de 5 millions, — le
 déficit sera d'au moins 445 millions.

Avant d'être réglé, le budget de 1884 pré-
 sente un déficit de 499 millions !

En quatre années, cela fera 564 millions
 de déficit.

L'administration opportuniste est une
 belle administration !

Est-ce que nous irons loin comme cela ?

Les graves nouvelles arrivées du Tonkin
 ont produit sur la Chambre et sur le Sénat
 la plus vive et la plus triste impression; elles
 engagent de la manière la plus grave la res-
 ponsabilité des derniers cabinets.

Nous comprenons très-bien que l'on
 puisse avoir deux opinions différentes et
 diamétralement opposées au sujet du Tonkin
 et que l'on veuille ou l'abandonner ou en
 faire une colonie française.

Chacun de ces deux systèmes peut se dé-
 fendre par des raisons plausibles; mais ce
 qui n'est pas admissible, surtout de la part
 du gouvernement qui a tous les renseigne-
 ments nécessaires pour prendre une déci-
 sion en connaissance de cause, c'est qu'on
 n'arrive pas à se faire une opinion et que
 l'on hésite pendant des années sans prendre
 de résolution, pendant que des Français
 versent là-bas leur sang pour soutenir l'hon-
 neur et le drapeau de la patrie.

MM. Waddington, Gambetta, de Freyci-
 net, Barthélemy Saint-Hilaire, Duclerc,
 Challemel-Lacour, qui se sont succédé de-
 puis sept ans au ministère des affaires étran-
 gères, ont-ils eu besoin de délibérations si
 prolongées pour savoir s'il fallait ou non
 quitter le Tonkin ?

Associés-leur, sans hésiter, M. Jules

Ferry qui nous a lancés dans l'expédition de
 Tunisie avec un cœur si léger.

Pourquoi M. Challemel-Lacour lui-même,
 qui se décide aujourd'hui dans le sens le
 plus aventureux, a-t-il tardé si longtemps ?
 Pourquoi, lui qui voulait l'autre jour impo-
 ser un vote précipité au Sénat, en disant
 qu'il ne fallait plus perdre un jour, a-t-il
 perdu des semaines, des mois ?

Le crédit pour le Tonkin pouvait être pré-
 senté et voté au commencement de mars ;
 on eut ainsi sauvé la vie du commandant
 Rivière et les bandes annamites seraient
 déjà dispersées et détruites depuis long-
 temps.

Nous comprenons, assurément, l'émotion
 qui a dicté à la Chambre des députés le vote
 d'unanimité en faveur des crédits réclamés
 par le ministère pour le service du Tonkin.

Mais la responsabilité des ministres qui
 ont trompé le pays sur les événements dont
 le Tonkin était le théâtre, depuis plusieurs
 mois, reste entière, et nous espérons bien
 qu'il leur en sera demandé compte.

Nous nous associons à l'indignation de
 tous ceux qui reprochent au ministère de
 n'avoir pas même su trouver, à cette occa-
 sion, une parole en l'honneur du comman-
 dant Rivière et des héroïques victimes de
 l'incapacité et de la félonie des républicains
 qui nous gouvernent.

On assure, dit la France, dans les couloirs
 de la Chambre, que les nouvelles du Tonkin
 sont très-optimistes et que le nombre des
 morts et des blessés est beaucoup plus con-
 sidérable que le gouvernement ne l'a dit ou
 fait dire.

On pense que les renforts expédiés en
 toute hâte de Cochinchine au Tonkin sont
 arrivés à l'heure actuelle à Hanoi, lisons-
 nous dans le Temps. Ce premier renfort de
 4,000 à 4,200 hommes permettra, on l'es-
 père, au nouveau commandant en chef du
 corps d'occupation du Tonkin, le général

Bouët, de se maintenir à la fois dans les
 villes de Hanoi et de Ham-Dinh jusqu'à
 l'arrivée des troupes envoyées de France, ar-
 rivée qui aura lieu vers le 10 juillet.

Un détachement de 47 officiers et 300
 soldats est parti avant-hier matin pour Tou-
 lon à destination du Tonkin.

On télégraphie de Saïgon, 27 mai :

« Le gouverneur vient d'envoyer à Hoi-
 Phong un bataillon d'infanterie de marine
 et de l'artillerie; il a pris des mesures éner-
 giques pour assurer la sécurité du Tonkin.
 Il avait déjà expédié, la semaine dernière,
 deux autres compagnies.

» Le sentiment unanime dans la colonie
 est qu'il faut bombarder et prendre Hué et
 faire en même temps une expédition décisive
 au Tonkin. »

Les processions de la Fête-Dieu ont été
 interdites dans plusieurs villes. Pas contre,
 à Paris, au Père-Lachaise, ainsi que le conste-
 tate sur un ton de défi le Citoyen et la Ba-
 taille, dix drapeaux rouges ont pu être arbo-
 rés devant les bataillons de la Commune qui
 se sont comptés. Des appels révolutionnaires
 ont pu être formulés avec violence, et le gou-
 vernement s'est tu, s'est caché.

De ce rapprochement ressort la condam-
 nation d'un régime sous lequel il est défendu
 de prier Dieu, et il est permis de glorifier la
 Commune et d'insulter l'armée.

Deux gendarmes en excursion vendredi,
 à 4 heures, dans le bois de Chaville, lieu
 dit des Bruyères, ont failli être écharpés
 par une bande de rôdeurs.

Les gendarmes sont rentrés tout ensan-
 glantés, leurs uniformes déchirés, et n'ont
 pu capturer qu'un seul individu.

Dans les communes de Neuilly et de

33 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

FOLLE?...

Par M^{lle} Claire de CHANDENEUX.

Elle écoutait, pensive, résolue, le front empreint
 d'une volonté douloureuse. L'éventualité de cette
 ouverture avait traversé peut-être cet esprit obser-
 vateur, dont la candeur n'excluait pas la réflexion,
 et, sans doute, elle s'était promis la vaillance.

— Pourquoi?... Pourquoi?... répétait désespé-
 rément Eugène.

A son cou se nouait un ruban noir dont les bouts
 flottants retombaient sur sa robe blanche. Un mé-
 dillon y était suspendu, dissimulé dans les plis du
 corsage. Yaguement, pendant ce long entretien,
 Eugène s'était demandé quelle image renfermait
 un bijou si bien caché.

Marie le retira de son cou par un geste très-
 simple, et le présentant à l'ingénieur :

— Voyez, dit-elle, combien je ressemble à ma
 mère !

L'envoi de Léonide portait ses fruits. Avec une
 colère subite, le jeune homme s'écria :

— Eh ! qu'importe ?
 — Cela importe beaucoup. Je ne dois pas ou-
 blier l'héritage que m'a transmis ma mère.
 — Marie !...
 — Je ne dois pas accepter de le léguer à d'au-
 tres !

Eugène demeura foudroyé. L'ombrageuse cohé-
 sience de la jeune fille touchait hardiment, no-
 blement, le point redoutable de cet avenir entr'ou-
 vert.

XVIII

— Où donc êtes-vous, monsieur Montrel ? de-
 manda dans les massifs la bonne grosse voix satis-
 faite de M. de Beauplan.

En apercevant les deux jeunes gens assis l'un
 près de l'autre, sous la climacite, son rire s'accen-
 tua le plus joyeusement du monde.

— Suis-je naïf?... Moi, qui ne devinais pas que
 ma petite colombe était venue grand train tenir
 compagnie à son oiseleur?... car c'est votre oise-
 leur, ma chérie, que ce grave ingénieur, qui vous
 a délivrée du filet des méchants, apprivoisée et
 rendue chantante comme un sansonnet!... Bon !
 Qu'avez-vous tous deux?... Vous ne m'écoutez
 guère.

Le jeune homme se leva d'un air embarrassé
 pour aller serrer la main de son hôte. Marie sourit
 faiblement.

— Ah ! ça... qu'y a-t-il ? reprit le digne homme.

Je ne suis pas habitué à voir de si longs visages
 les jours où vous nous faites l'amitié de nous
 rejoindre, Montrel.

— Il n'y a rien... je ne sais comment vous ex-
 pliquer...

— Voyons, tâchez-y bien vite, au contraire ;
 vous allez m'inquiéter...

On aperçut, dans l'ouverture de la Combe, la
 vieille maîtresse de céans qui s'était mise aussi à
 la recherche du visiteur dès que sa présence lui
 avait été signalée. Elle n'avait pas même pris le
 temps de quitter son livre d'heures en revenant de
 la messe du village.

Les premiers bonjours échangés, les mêmes
 questions se renouvelèrent ; M. Montrel dut répé-
 ter ce qu'il avait sollicité de M^{lle} de Brix dans
 l'entraînement de la conversation, bien que son
 intention primitive eût été de s'en ouvrir d'abord
 à son tuteur, si lui-même avait su démêler plus
 tôt ce que son cœur souhaitait.

Les deux époux ne le laissèrent pas achever ;
 sans la moindre diplomatie, avec le plus parfait
 oubli de l'étiquette, ils s'emparèrent chacun d'une
 main d'Eugène et se félicitèrent hautement de sa
 triomphante pensée. Enfin leur fille chérie verrait
 le bonheur à sa portée ! Eux-mêmes pourraient
 mourir tranquilles !

— Cher monsieur ! vous réalisez tous mes vœux !
 s'écriait la femme.

— Montrel, vous êtes le plus brave cœur de
 l'univers ! exclamait le mari.

M^{lle} de Brix les écoutait avec trouble. Cette
 explosion de joie, sans ébranler sa fermeté, faisait
 vibrer en elle des cordes bien palpitantes. Que
 n'eût-elle pas donné pour s'unir mentalement à
 cet hymne !... Son cœur, quoi qu'elle en eût, le
 chantait avec des sanglots intérieurs.

Au dehors, elle demeurait calme.

Eugène dut jeter de la glace sur cette paternelle
 effusion, en dévoilant le noble scrupule de la jeune
 fille.

Eux aussi furent atterrés. Qui donc, sinon l'in-
 téressée, pouvait songer à cette éventualité ter-
 rible de l'hérédité, en la voyant si belle, si forte et
 si sensée ?

Ce n'était pas, certes, M^{lle} de Beauplan, qui se
 répandait en protestations larmoyantes; ni son mari
 dont les dénégations empressées s'appuyaient sur
 des raisonnements et des exemples.

Marie n'était pas loin de pleurer avec eux; mais
 plus son cœur penchait, plus haut s'élevait sa
 conscience.

Bien tristement on revint vers la maison.

Le séjour d'Eugène, qui s'annonçait comme une
 ère de fêtes intimes, menaçait de tourner lamenta-
 blement en épreuve nouvelle.

Malheureux au possible de la résolution de M^{lle}
 de Brix, il n'en pouvait méconnaître l'infinie déli-

Courbevoie, des affiches séditieuses rappelant les combats de la Commune contre les bourreaux de Thiers, et l'espoir d'une prochaine revanche, ont été affichées dans la nuit de samedi et ont été presque aussitôt enlevées.

D'après l'Indépendant de Douai, les casernes de cette ville seraient l'objet d'une propagande anarchiste des plus actives, sans que l'autorité militaire ait cru devoir encore s'en préoccuper.

LE COMMANDANT RIVIÈRE.

La mort glorieuse de M. le capitaine de vaisseau Rivière, sous les murailles de Hanoi où depuis plusieurs mois il maintenait, avec une poignée de soldats, l'honneur du pavillon français, laissera une impression d'autant plus douloureuse que ce brillant officier ne comptait partout que des amis.

Marin des plus accomplis, né à Paris en 1827, il n'était âgé que de 56 ans. Entré à l'École navale en 1843, il en sortit en 1845 avec le grade d'aspirant. Après une longue campagne dans les mers de l'Extrême-Orient, il fut nommé enseigne en 1849, et, à la suite de la campagne de Crimée, il fut promu lieutenant de vaisseau. Il prit part ensuite aux campagnes de Chine, du Mexique et de Cochinchine; partout il sut se faire remarquer par sa brillante valeur et son imperturbable sang-froid devant le danger. Nommé capitaine de frégate au mois de juin 1870, il fit en cette qualité l'fructueuse campagne de la Baltique et prit ensuite du service à l'armée de la Loire. Depuis 1871, il avait été envoyé plusieurs fois dans les parages de l'Indo-Chine qu'il connaissait à fond.

Lors de la dernière insurrection canaque, il croisait sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie. Il fit débarquer une partie de son équipage et il contribua à rétablir promptement l'ordre. C'est à la suite de cette expédition qu'il avait été nommé capitaine de vaisseau. Au mois de mai 1884, le gouvernement lui avait donné le commandement de nos forces sur le fleuve Rouge. Il s'empara de la citadelle d'Hanoi. On se souvient qu'il y fut menacé par des forces chinoises qu'il sut contenir et qu'une insurrection rappela en arrière. Depuis lors, il s'était emparé de Nam-Dinh.

Nous reproduisons hier les patriotiques ordres du jour que le brave commandant Rivière avait adressés à ses troupes après les récents combats d'Hanoi et de Nam-Dinh. Samedi même, au moment où l'on apprenait la mort de cet héroïque soldat, M. Charles Brun, ministre de la marine, venait de lui conférer tardivement le titre de commandant supérieur des troupes de la marine au Tonkin.

Mais ce n'était pas seulement un marin intrépide, c'était encore un littérateur distingué.

Le commandant Rivière, pendant les mois de répit que lui laissait son service, habitait

Paris, où il comptait, dans le monde des lettres et des arts, de vives et nombreuses amitiés. Doué d'un sens littéraire très-développé, observateur perspicace et original, le commandant Rivière s'était de bonne heure fait connaître par des écrits qui révélaient des qualités peu communes. Il avait débuté par la publication, dans la *Revue des Deux-Mondes*, de deux charmantes nouvelles, *Pierrot* et *Cain*, conçues dans le genre fantaisiste, qui attirèrent sur lui l'attention du public lettré. Depuis, il a publié divers études ou romans parmi lesquels on signale: le *Meurtre d'Albertine Renouf*, la *Grande Marquise*, la *Main coupée*. En 1869, il avait fait représenter non sans succès au Théâtre-Français une comédie en quatre actes intitulée la *Parvenue*. Il avait été moins heureux au Vaudeville avec sa comédie de *Berthe d'Estrée*. Dans un genre plus sérieux, on doit au commandant Rivière une intéressante étude sur la marine française sous Louis XV et un travail très-conscientieux sur la Nouvelle-Calédonie.

ABD-EL-KADER.

L'émir Abd-el-Kader, dont nous avons annoncé la mort à Damas, était né vers 1807, aux environs de Mascara.

Son père, Sidi-el-Mahiddin, marabout très-vénéral, faisait remonter sa généalogie jusqu'au Prophète. Abd-el-Kader mérita promptement les titres de marabout et de thaleb, c'est-à-dire de saint et de savant. Le dey d'Alger, redoutant son ambition, voulut le faire assassiner. Abd-el-Kader s'enfuit en Egypte, puis à la Mecque. Quand il revint, Alger était occupé par les Français. Les tribus arabes se soulevèrent sous le commandement du père d'Abd-el-Kader et s'emparèrent de Mascara. Mahiddin remit l'autorité à son fils, et, dès lors, la vie d'Abd-el-Kader se confond avec l'histoire de la conquête française en Algérie.

Préchant la « guerre sainte », Abd-el-Kader, à la tête de 10,000 cavaliers, assiégea Oran (1832). Après une lutte de trois jours, il fut obligé de se retirer devant le général Desmichels. Il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française et put attaquer Tlemcen.

En 1834, il conclut avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chélif la limite de ses possessions, lui constituait un royaume avec Mascara comme capitale. Après avoir comprimé avec l'aide de la France une révolte, il passa le Chélif et s'empara de Médéah, puis repoussa, en 1836, le général Desmichels à La Macta.

Les premiers succès véritables contre l'émir furent obtenus par le général Bugeaud, qui parvint à débloquer le général d'Arlandes enfermé dans son camp. Cette campagne aboutit au traité de la Tafna (1837), plus avantageux que celui conclu avec le général Desmichels.

L'émir profita de la paix pour resserrer les liens de la fédération arabe et se fortifier. Il recommença les hostilités en 1839,

en faisant massacrer nos colons. Alors le maréchal Vaïte commença la campagne de 1840 à laquelle prit part le duc d'Orléans, et qui fut marquée par la victoire de Mouzaia et par la prise de Médéah et de Milianah.

Le général Bugeaud, nommé gouverneur, poussa la campagne avec plus de vigueur encore, et, en 1844, Mascara fut prise. Abd-el-Kader, abandonné par une grande partie de ses tribus, recula vers le désert. La prise de sa smala, par le duc d'Aumale, en 1842, le força à se retirer au Maroc. Le général Bugeaud battit les Marocains à Isly. Mogador et Tanger furent bombardés.

Abd-el-Kader ayant repris l'offensive, en 1845, fut poursuivi avec acharnement par le général Bugeaud. Réfugié de nouveau au Maroc, Abd-el-Kader, soulevant une révolte, contraignit Abd-er-Rhaman à faire cause commune avec les Français contre lui. Les troupes marocaines se laissèrent battre par Abd-el-Kader; mais enveloppé sur le territoire français par des forces supérieures, il fut contraint de fuir, puis vint se rendre au général de Lamoricière, sous la condition d'être mené à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre.

Détenu au fort Lamalgue, à Toulon, puis au château de Pau, il fut enfin installé au château d'Amboise.

Il fut mis en liberté au 2 décembre 1852 et s'embarqua pour Brouse, où il vécut jusqu'au tremblement de terre de 1855. Il passa alors à Constantinople, puis à Damas, où il prit en 1866 la défense des chrétiens contre les Druses et mérita d'être fait grand-croix de la Légion d'Honneur.

En 1867, il visita l'Exposition universelle et en 1869 assista à l'inauguration du canal de Suez.

En 1870, il offrit de se mettre à la tête des soldats de l'Afrique. Plus tard, son fils aîné ayant participé à une tentative de soulèvement des tribus africaines, il le désavoua et protesta de sa fidélité à la France.

En 1873, il envoya 3,000 fr. à la caisse des Alsaciens-Lorrains.

La soumission loyale et la générosité d'Abd-el-Kader, respectueux, pendant plus de trente-cinq ans, de sa parole de vaincu donnée au vainqueur, et son émitié fidèle à l'ennemi qu'il avait si énergiquement combattu, méritent le tribut de notre admiration. Ce grand caractère et la conduite de ce héros qui a si vaillamment lutté pour l'indépendance de son pays, resplendissent de soumission envers les décisions d'En-Haut.

Abd-el-Kader était courageux jusqu'à la témérité, jusqu'à la folie. Son visage pâle, d'une beauté régulière, était plein de gravité et de mélancolie. Le tour de ses paupières, profondément bistré, donnait à ses yeux une expression singulière de fatigue et de souffrance.

Assurément il devait souffrir; mais esclave de sa parole et de son devoir, le Seigneur des Seigneurs s'étant prononcé contre lui, il sut maîtriser jusqu'à la mort cette ardeur qui l'avait fait appeler « le Jugurtha moderne », soucieux uniquement de donner la mesure de sa grandeur d'âme en protégeant au besoin les chrétiens.

LA FÊTE-DIEU A VERSAILLES.

La procession de la Fête-Dieu a été très-belle à Versailles. M^r Goux présidait cette imposante cérémonie. Le chapitre, le clergé paroissial, le grand-séminaire, les Enfants de Marie, le cercle catholique, les patronages de jeunes gens, les sociétés mutuelles, bannières déployées, précédaient le dais devant lequel marchaient des groupes nombreux d'enfants vêtus de blanc, de bleu et de rose. Venaient ensuite cinq cents hommes portant des cierges allumés.

Parmi eux, on remarquait M^m. l'amiral Gicquel des Touches, ancien ministre; de Raismes, de la Monneraye, sénateurs; comte de Kermenguy, député; colonel Caron, comte de Diesbach, anciens députés; Franchet d'Espérey et douze membres du comité royaliste dont il est le président; des magistrats démissionnaires ou révoqués, des officiers et soldats de toutes armes; M^m. d'Orfeuille, Henri Marchand, représentants de la presse Paris-Passy.

La manifestation a été splendide, et toutes les classes sociales avaient tenu à honneur d'affirmer leur foi.

LE COURONNEMENT DU CZAR.

On lit dans la correspondance de l'Union :

Moscou, 27 mai, 4 heures 40, soir.

La cérémonie du couronnement s'est terminée à une heure, sans incident.

Le spectacle qu'a présenté le cortège impérial, traversant la petite place entièrement tendue de tapis rouges, qui sépare l'escalier du Lion de la cathédrale de l'Assomption, était véritablement féerique. Les trois métropolitains, en grand costume épiscopal, entourés du clergé, étaient sous le parvis pour recevoir les souverains. Les admirables chœurs entonnaient des chants religieux, les cloches sonnaient à toutes volées, les tambours battaient aux champs, et la cathédrale disparaissait au milieu d'un nuage d'encens.

A peine entrés dans le sanctuaire, leurs Majestés se sont inclinées devant les images saintes, puis ont pris place sur les trônes. Un grand silence s'est fait. L'Empereur, debout sur les marches du trône, grave, un peu pâle, a pris la couronne qui est faite de 240 diamants enchâssés de telle sorte que l'or disparaît, et l'a posée d'un geste simple sur sa tête; les grands dignitaires de la cour ont aidé Sa Majesté à revêtir le manteau impérial en brocart d'or garni d'hermine. L'Impératrice s'est alors approchée du Czar, qui tient le sceptre et le globe, et s'est agenouillée devant lui pour recevoir la couronne des mains de son auguste époux.

Puis c'est le moment imposant de la prière. L'Empereur, à genoux, a récité d'une voix haute et ferme une belle invocation au Czar des Czars, d'après le livre que le métropolitain de Novogorod présente à Sa Majesté.

Ensuite est venu le sacre. Leurs Majestés, après avoir baisé le saint livre des Evangiles que leur présente le métropolitain, sont descendues de l'estrade, l'Impératrice restant en arrière; un magnifique tapis en brocart d'or a été étendu sous les pieds du souverain depuis l'estrade jusqu'à la Porte-Sainte, où le métropolitain procède à la sainte onction du Czar, d'abord, en passant avec un rameau d'or le Saint-Chrême sur le front, les paupières, la poitrine et les mains de Sa Majesté. Pour l'Impératrice, la Sainte-Onction ne se fait que sur le front.

Le Czar a reçu ensuite des mains du métropolitain la communion comme les prêtres, sous les deux espèces, pour marquer qu'il réunit désormais toute la puissance du souverain et toutes les prérogatives des serviteurs de Dieu.

L'Impératrice a, de son côté, reçu la communion.

Les souverains ont alors repris leur place sur les trônes; les chants recommencent, les cloches sonnent, les tambours battent, le canon tonne, le cortège se reforme. L'Empereur et l'Impératrice, sous le dais, dont trente-deux généraux tiennent les cordons, sortent de la cathédrale, s'avancent sur la place, le diadème au front. La foule se presse, l'enthousiasme éclate par des acclamations, des cris, des battements de mains. A aucun instant jusque-là l'explosion de la joie n'avait été plus brillante. C'est que le sacre est fini, que le couronnement a eu lieu et que tout danger est passé. Malgré les précautions que chacun savait avoir été bien prises, une vive inquiétude, depuis quelques heures surtout, régnait dans toute la ville; on tremblait qu'un attentat n'amènât une catastrophe; les repréailles des troupes et du peuple eussent été terribles. Mais aucun attentat n'est venu troubler la fête. L'Empereur se mêle au peuple, que les haies de soldats ne peuvent contenir et qui pousse des hurrahs formidables.

De la cathédrale, Leurs Majestés se sont rendues dans la cathédrale de l'Archange-Michel, et de là à la cathédrale de l'Annonciation. Après y avoir accompli leurs dévotions, elles sont rentrées au palais.

Le cortège gravit de nouveau le Perron-Rouge, la foule se prosterne, l'Empereur se retourne et la salue au milieu des acclamations; ce spectacle grandiose et touchant est vraiment indescriptible.

Moscou, 28 mai, 10 heures 30, matin.

Immédiatement après la cérémonie, Leurs Majestés ont pénétré dans la salle du banquet.

Les membres du conseil de l'empire, le haut clergé, les aides de camp généraux ayant rang de généraux en chef, ainsi que les dignitaires et les dames des deux pre-

catesse, et s'épuisait en efforts infructueux pour la convaincre tout au moins d'exagération.

Trois ou quatre jours après, et comme il avait déjà parlé de départ, les habitants du château, réunis sous la véranda pour prendre le thé, virent s'arrêter à la grille une voiture de louage. Un monsieur grave, décoré, chauve, jeune encore, en descendit.

— Un visiteur ! dit la maîtresse du logis avec surprise.

— Un homme distingué de visage et de tournure, dit l'ingénieur en le considérant.

— Un ami ! répondit M. de Beauplan en se levant tout joyeux.

Et s'avancant vers le voyageur de toute la vitesse de ses vieilles jambes :

— Mon cher docteur, soyez le bienvenu !...

Marie, rougissante, venait de reconnaître le docteur X...

— Quel heureux hasard nous favorise ! continua le bon gentilhomme ; vous n'êtes point prodigue de visites envers la province, docteur.

— Non, répondit celui-ci après avoir présenté ses hommages à M^me de Beauplan : je n'en ai ni le temps ni la possibilité : Paris me dévore. A peine puis-je m'en échapper de loin en loin.

— Nous sommes donc privilégiés...

— De vous trouver juste sur ma route. C'est moi qui m'en félicite. Je vais à quelques kilomètres

de Beaune, dans les terres, voir une malade très-intéressante comme sujet et pour laquelle j'ai promis, voici longtemps déjà, de me déranger quand besoin serait. J'ai vu Beauplan à gauche du chemin qui semblait me faire signe. M'auriez-vous pardonné de passer tout droit ?

— Jamais ! déclarèrent gaiement le maître et la maîtresse de céans.

Ils connaissaient de longue date le docteur X... qui avait consenti, cinq ans auparavant, sur leur prière, à faire le petit voyage de Brix pour y voir Marie et la soustraire à la fatale influence de Léonide.

Son passage à Beaune paraissait réjouir beaucoup ses hôtes ; M. Montrel y vit subitement une coïncidence providentielle avec ses poignantes préoccupations, trop providentielle même pour n'avoir pas pris naissance dans un charitable complot de famille.

De cette inspiration, quelle qu'elle fût, il bénit Dieu profondément. Le salut en pouvait jaillir, tout au moins la clarté. Et quel bienfait, dans l'insoluble question qui s'agitait entre tous ces cœurs éprouvés !

Le docteur consentait à donner une heure à ses amis. En vrai Parisien, il adorait la campagne et voulait tout voir de près. On ne lui fit grâce de rien, depuis la ferme aux belles vaches grasses, jusqu'au dernier plant de salade du potager, en passant par le parc rustique.

(A suivre.)

CLAIRE DE CHANDENEUX.

mières classes, invités au banquet et introduits à l'avance dans la *Grancœitia Palata* par les maîtres des cérémonies, sont rangés auprès des tables, vis-à-vis de leurs places : les dames à gauche, le clergé et les dignitaires à droite.

Leurs Majestés Impériales, la couronne sur la tête, sont montées sur deux trônes d'inégale hauteur, que surmonte un dais de bois sculpté, sous lequel est dressée une table.

Sa Majesté l'Empereur est placé du côté droit de la table et Sa Majesté l'Impératrice à la gauche de l'Empereur.

Le grand-maréchal et le maréchal de cour ont porté les plats sur la table impériale, qu'a bénis le métropolitain de Moscou.

Le corps diplomatique a assisté seulement au premier service. Il a déjeuné dans une autre salle. La famille impériale et les princes étrangers ont été également servis dans une salle à part.

On a frappé des médailles commémoratives du couronnement pour les invités. Des jellons en argent seront pendant trois jours distribués au peuple, dans les vingt églises de Moscou.

Pendant le banquet, un incident, qui est considéré comme un présage heureux, s'est produit : un pigeon est entré dans la salle et a pris sa volée au-dessus du trône impérial.

Le soir, une animation considérable règne dans la ville, et rend toute circulation impossible, particulièrement dans Kitay-Gorod où le peuple acclame l'Empereur, qui se promène au milieu de lui.

L'illumination du Kremlin a été féerique, malgré une pluie abondante. On a admiré surtout la décoration étincelante de la tour d'Ivan-Veliki et celle de la place du Théâtre.

Aujourd'hui, leurs Majestés reçoivent les félicitations des hauts dignitaires et maréchaux. Les représentants de la noblesse de province offriront le pain et le sel sur des plats d'or.

Ce soir aura lieu le grand bal à la cour.
A. DE BONVILLER.

REVUE FINANCIÈRE.

Le public commence à voir que la campagne menée contre la conversion était trop exagérée, et que son échec fait que le marché va s'améliorant de jour en jour. Jusqu'à présent, tout assure le succès de la conversion Tirard qui a été menée avec une prudence et une franchise rares.

Le *Financier des Communes*, qui a terminé dans son numéro de vendredi son étude sur la dette française et les conversions, nous montre que la conversion Tirard a non-seulement l'avantage de ne pas augmenter le capital nominal, mais encore de réserver l'avenir. En outre, pour l'Etat, le classement du nouveau 4 1/2 0/0 en huit séries est une mesure excellente : après l'expiration des six années pendant lesquelles on est garanti contre tout nouveau remboursement, les conversions qui interviendront pourront se faire successivement, et porter sur des sommes relativement peu élevées, au lieu de comprendre en bloc des quantités de plus de sept milliards.

Les grandes Compagnies, en vue de l'exécution des travaux exécutés pour l'Etat, vont être obligées d'émettre de nouveaux titres qui seront lancés à des cours inférieurs aux cours actuels. C'est pour cela que nous vous conseillons de vendre vos obligations de chemin de fer pour les échanger contre d'autres obligations ou valeurs, ou employez vos fonds en reports. Pour l'arbitrage, prenons par exemple les fusions anciennes du P. L. M. qui valent 367, la fusion nouvelle qui vaut 368, ou le Nord à 368, etc., que vous vendez pour racheter soit des Foncières Nouvelles 1883 à 349 ou de l'Etat Algérien à 337 qui, tout en étant des valeurs sûres et vous rapportant le même taux que les précédentes, sont à des cours inférieurs.

Comme placement en première ligne, nous conseillons le Petit Foncier (Compagnie de France et d'Algérie) qui, comme son nom l'indique, est issu du Grand Foncier dont l'appui et le concours financiers lui assurent une situation exceptionnelle. Le Petit Foncier, depuis ses débuts, a toujours vu ses opérations prendre une extension de plus en plus grande, et son président, à la dernière assemblée, a déclaré que les bénéfices de l'exercice courant seraient supérieurs encore à ceux de l'exercice précédent, c'est-à-dire à 7 1/2 0/0. De plus, la mise au porteur, qui doit avoir lieu vers le 15 juin prochain, sera certainement le signal d'un nouveau mouvement de hausse. Dernier cours 505. Dans le cas où l'on veut la disponibilité et la sécurité de ses fonds, l'emploi en reports est ce qu'il y a de mieux. La Banque des Communes a pu bonifier à ses clients en comptes de reports pour la 2^e quinzaine de mai un intérêt net de 5,04 0/0.

Bien que nous ne nous occupions généralement pas de valeurs de spéculation, nous parlerons du Suez pour rassurer les porteurs de ces titres et leur dire que le *Financier des Communes* donne comme le tenant de source certaine le renseignement suivant : « Contrairement aux différents bruits qui ont circulé, le gouvernement anglais reconnaît que le monopole de la Compagnie du Suez est inattaquable ; de plus, M. de Lesseps est assuré de trouver, s'il le veut, à 5 0/0 en Angleterre, tous les

fonds nécessaires à la Compagnie actuelle pour creuser un second canal. »

Citons quelques cours pour terminer. L'Italien est à 92,80 ; le Turc ne parvient pas à dépasser 12 fr., malgré les brillantes perspectives de l'affaire des rabais.

La Banque ottomane, dont on a précédemment surfait les cours, réagit à 778.

Les chemins sont lourds : le Lyon s'inscrit à 1,472, le Midi à 1,170, le Nord à 1,922. Le Gaz clôture à 1,362.

Chronique Locale et de l'Ouest.

CHAPELLE N.-D. DES ARDILLIERS.

Demain mercredi, à 3 heures 1/2 du soir, on chantera les vêpres de la fête du Très-Saint-Sacrement.

A 4 heures, procession eucharistique dans le jardin et le bois de la maison de Notre-Dame.

Vendredi, à 7 heures 1/2 du soir, il y aura dans la même chapelle, à l'occasion de la clôture du mois de Marie et de l'ouverture de celui du Sacré-Cœur, complies, sermon prêché par M. l'abbé Bouvet, économiste de l'institution Saint-Louis, et salut solennel. La chapelle de la Très-Sainte-Vierge sera illuminée.

DÉCOUVERTE D'UN CADAVRE.

La commune du Puy-Notre-Dame est en ce moment tout en émoi, par suite de l'événement ci-après :

Un Alsacien qui avait opté, après la guerre, pour la nationalité française, était venu se fixer dans cette dernière commune.

Un beau jour, celui-ci disparut sans qu'on ait entendu depuis parler de lui.

Or, jeudi, au village de Chavannes, qui dépend du Puy-Notre-Dame, une pauvre femme ayant vu l'une de ses poules tomber dans le puits d'une carrière abandonnée, pria l'un de ses voisins d'y descendre pour l'en retirer.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de ce dernier lorsqu'il se trouva en présence d'un cadavre d'homme paraissant giser là depuis longtemps.

L'autorité, aussitôt prévenue, se transporta sur les lieux avec M. le docteur Mengus, médecin au Puy-Notre-Dame, et M. le docteur Gaudrez, médecin à Montreuil-Bellay. Ceux-ci procédèrent immédiatement à l'autopsie, qui laisse supposer un crime. Le vol, dans tous les cas, n'en aurait pas été le mobile, car on aurait trouvé de l'argent dans les poches des vêtements de ce malheureux, qui ne paraît être autre que l'Alsacien disparu et qu'on appelait du nom de *Marin*.

Vendredi dernier, le parquet de Saumur se transportait sur les lieux et procédait à une minutieuse enquête. Espérons qu'il en sortira quelques éclaircissements que réclame vivement le public.

ANGERS.

La procession du Saint-Sacrement a été dimanche fort belle, plus belle peut-être encore que les années précédentes, par l'immense concours de la foule, sa respectueuse attitude dans tous les quartiers de la ville, l'élégance des décorations de nos rues, le grand nombre d'hommes qui ont suivi le dais. Nulle part nous n'avons entendu, sur le parcours de la procession, un seul cri, un seul mot mal sonnante. Comme d'habitude, en conformité d'un décret-loi qui n'est pas abrogé et que le mauvais vouloir d'un administrateur quelconque ne saurait permettre d'échapper, un piquet de soldats avec les tambours et clairons du 43^e de ligne escortaient le Saint-Sacrement. La musique du collège Mongazon, celle de Saint-Julien étaient là. Un grand nombre de musiciens des sapeurs-pompiers avaient voulu également prêter leur concours à cette solennité. Ils ont suivi en habits civils la procession et, à plusieurs reprises, ont exécuté des morceaux de leur répertoire, notamment devant le tertre Saint-Laurent. Nous mentionnons avec grand plaisir ce fait, tout à l'honneur des hommes de cœur qui ont ainsi voulu reprendre, autant qu'il était en eux, les traditions de la compagnie des sapeurs-pompiers d'Angers.

En somme, la procession, favorisée par un temps admirable, démontrait la foi persistante de cette ville, et l'on songe avec joie, en présence de tant, et parfois de si courageuses manifestations, au caractère de magnificence qu'elles prendront au premier jour de liberté. (Etoile.)

L'Union de l'Ouest termine ainsi son compte rendu :

«... Le moment où, monté à l'autel du reposoir commémoratif, sur le Tertre, l'évêque a donné la bénédiction à la ville entière qu'il dominait, et au peuple agenouillé sur la place, a offert le même spectacle de grandeur et de religieuse solennité que nous avons constaté bien des fois et qui ne laisse personne indifférent.

Le retour s'est fait avec le même ordre. Derrière le dais, l'affluence des fidèles était très-grande. Comme d'habitude encore, on y distinguait M. le président de la Cour d'appel, bon nombre de magistrats et de personnes notables. A midi et demi, la procession rentra à la cathédrale, sous une pluie de roses effeuillées, tombant des hauteurs du clocher. »

Courses d'Angers. — La première journée des courses d'Angers a été fort belle ; le temps était radieux et la piste excellente, après la pluie de la veille et de la soirée. Aussi, la réunion était fort nombreuse. Les courses ont été vivement menées et les prix chaudement disputés. Aucun accident.

Vers six heures, boulevard de Paris et boulevard de la Mairie, une quadruple haie de curieux stationnait pour voir le défilé des équipages. Un jeune amateur de statistique a compté près de 300 voitures, et encore n'a-t-il pas tout vu probablement. Plusieurs équipages étaient remarquables par la belle tenue des attelages ; on a fort remarqué un attelage de trois chevaux de front, plusieurs attelages à la Daumont, une prolonge des pontonniers attelée de six chevaux, etc. Le défilé a duré plus d'une heure.

On annonce, à Angers, la prochaine apparition d'un nouveau journal bonapartiste bi-hebdomadaire, qui paraîtra sous le titre de *Courrier d'Anjou*.

CHINON.

On écrit de Chinon, 27 mai, à l'Indépendant de Tours :

« Le temps était fort incertain ce matin, aussi craignait-on que la procession générale ne pût sortir ; mais bientôt les nuages se dissipèrent peu à peu et le soleil se montra resplendissant.

Trois jolis reposoirs avaient été construits par les soins des habitants avec beaucoup de goût et de richesse.

Notre excellente musique municipale, sous l'habile direction de M. Baculard, précédait le dais. Tout s'est passé avec calme et recueillement. La procession était composée d'une forte majorité de femmes de toutes classes. Les hommes étaient plus nombreux que les années précédentes.

L'école communale de filles, qui faisait tous les ans un reposoir très-orné, en a été empêché cette année. Simple question de liberté religieuse ! »

POITIERS.

La procession de la Fête-Dieu a eu lieu dimanche à Poitiers au milieu d'une affluence considérable. Rarement, croyons-nous, on avait vu autant d'hommes suivant le Saint-Sacrement, qui était porté par M^r l'évêque.

Les rues que devait parcourir la procession étaient décorées avec beaucoup de goût.

Outre les nombreux repos, deux reposoirs avaient été élevés, l'un rue Sainte-Opportune et l'autre rue des Feuillants.

(Journal de la Vienne.)

TOURS.

La procession générale a eu lieu dimanche dans la cathédrale, au milieu d'une affluence considérable de fidèles. La foule était plus grande encore que les années précédentes.

Si, en défendant les processions hors des églises, les libre-penseurs de Tours se sont imaginé qu'ils affaibliraient la foi chrétienne dans notre ville, ils ont pu reconnaître dimanche, par l'empressement des catholiques à prendre part à la cérémonie, qu'ils se sont fortement trompés.

(Journal d'Indre-et-Loire.)

Dimanche, M. Rivière, député, a fait au Cirque de Tours une conférence sur la Révision de la Constitution.

Malgré l'intérêt du sujet, les électeurs

avaient mis peu d'empressement à se rendre à l'appel de M. Rivière et la salle était incomplètement remplie.

M. Rivière qui, paraît-il, obtenait comme avocat quelques succès au tribunal de Tours, n'est pas un orateur politique. Ses idées ne paraissent pas bien arrêtées, et de plus il est autoritaire en diable. Aussi a-t-il eu peu de succès. Interpellé par plusieurs assistants et notamment par M. Losserand, conseiller municipal, il s'est trouvé interloqué et bientôt démonté.

La conférence s'est terminée au milieu d'un grand tumulte et sans que M. Rivière pût obtenir la sanction d'un vote. Veste et décadence !

La Troupe Brésilienne-Japonaise

A Saumur, place du Chardonnet.

La troupe Brésilienne-Japonaise est arrivée à Saumur et donnera ce soir, à 8 heures 1/2, place du Chardonnet, une première représentation.

Demain mercredi, auront lieu les deux dernières : l'une à 3 heures de l'après-midi, et celle d'adieu à 8 heures 1/2 du soir.

Dès jeudi matin, départ irrévocable de toute la troupe pour Angers où elle est attendue.

Caisse d'Épargne de Saumur.

Séance du 27 mai 1883.

Versements de 82 déposants (12 nouveaux), 21,279 fr. 65 c.

Remboursements, 47,397 fr. 54 c.

La Caisse d'épargne reçoit 2,000 fr. par livret, au taux de 3 fr. 75 pour 0/0.

On peut verser chez MM. les Percepteurs de Doué-la-Fontaine, de Louresse, d'Amillou, de Martigné-Briand, de Vihiers, de Trémont, de Coron, de Montreuil-Bellay, du Puy-Notre-Dame, de Brézé, de Fontevrault, de Varennes-sous-Montsoreau, d'Allonnes, de Saint-Lambert-des-Levéés et de Gennes.

Marché de Saumur du 26 Mai

Blé nouveau (Ph.)	19 50	Huile de noix.	50	130 --
From. 1 ^{er} q. (Ph.)	19 --	Graine tréfle	50	--
Froment (Ph.)	77 --	— lin	70	--
Halle, moy ⁿ	19 07	— luzerne	50	--
Seigle	12 --	Foin (dr. c.)	780	80à85
Orge	11 75	— Luzerne	780	75à80
Avoine h. bar.	50 --	Paille	780	40à45
Fèves	15 --	Amandes	50	--
Pois blancs	80 --	Cire jaune	50	190 --
— rouges	80 --	Chanvres 1 ^{er}	qualité(52k.500)	--
Colza	65 --	2 ^e	—	--
Chenevis	50 --	3 ^e	—	--
Farine, culas.	157 53	—	—	--

COURS DES VINS.

BLANCS (2 hect. 90).

Coteaux de Saumur, 1881, 1 ^{er} qualité	à	à
Id. 1881, 2 ^e	120	à
Ordin., envir. de Saumur 1881, 1 ^{er}	110	à
Id. 1881, 2 ^e	105	à
Saint-Léger et environs 1881, 1 ^{er}	105	à
Id. 1881, 2 ^e	105	à
Le Puy-N.-D. et environs 1881, 1 ^{er}	100	à 90
Id. 1881, 2 ^e	70	à 75
La Vienne, 1881	70	à 75

ROUGES (2 hect. 90).

Souzy et environs, 1881	160	à 170
Id. 1881	à	à
Champigny, 1882	170	à 200
Id. 1881	à	à
Id. 1881	à	à
Id. 1881	à	à
Varrains, 1882	130	à 140
Varrains, 1881	à	à
Bourguell, 1882	150	à 160
Id. 1881	à	à
Id. 1881	à	à
Id. 1881	à	à
Restigné 1881	150	à 160
Id. 1881	à	à
Chinon, 1881	130	à 120
Id. 1881	à	à
Id. 1881	à	à
Id. 1881	à	à

CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE (23^e ANNÉE)

PRÊTS sur MAISONS et BIENS RURAUX.

Les demandes doivent être adressées à MM. RIZOU et C^{ie}, banquiers, rue Le Peletier, 9, à Paris ; il y est immédiatement répondu par lettres personnelles et ne portant aucune indication extérieure.

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

